

Philippe Lioret, réalisateur du *Fils de Jean*

Michel Coulombe

Volume 35, numéro 1, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2017). Philippe Lioret, réalisateur du *Fils de Jean*. *Ciné-Bulles*, 35(1), 32-36.



Entretien Philippe Lioret, réalisateur du **Fils de Jean**

« Ici, il y a la rigueur anglo-saxonne et la fantaisie latine. Ce mélange est magnifique. »

MICHEL COULOMBE

L'entretien avait lieu un certain 8 novembre, quelques heures à peine avant l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis. Cette éventualité, jugée invraisemblable par tant d'analystes, semblait préoccuper Philippe Lioret qui brandissait, incrédule, les résultats d'un sondage reflétant l'indéniable popularité du candidat républicain dans de nombreux pays. Engagé notamment dans le débat sur les migrants en France, le cinéaste s'intéresse aux questions politiques. Il chuchote, mais ne pratique pas la langue de bois. À quelques occasions au cours de la rencontre, il s'est interrompu pour préciser que ce qu'il allait dire ne pouvait pas être publié en ajoutant, le doigt pointé sur le magnétophone, qu'il valait mieux que ce soit « *off* caméra ». Déformation professionnelle... Le lendemain de la rencontre avait lieu la première du **Fils de Jean**, au programme de Cinemania. Philippe Lioret devait y retrouver l'équipe québécoise du film, ceux et celles avec lesquels il avait accompagné le voyage de Mathieu (Pierre Deladonchamps) sur les pas d'un père inconnu qui se serait noyé dans un lac sans nom.

Ciné-Bulles: Trois de vos quatre derniers films sont des adaptations libres de livres d'auteurs français.

Philippe Lioret : Des inspirations...

Que dites-vous aux auteurs?

Je vais te trahir allègrement! Dans le cas de **Toutes nos envies**, je ne pouvais pas faire le film dans cette intimité, car les personnes dont parlait Emmanuel Carrère dans *D'autres vies que la mienne* étaient encore vivantes. Pour lui, il était hors de question de faire une adaptation cinématographique. Il a donc fallu que j'aille ailleurs. Quand je lui ai dit que ce serait bien d'incarner le surendettement, il m'a donné sa bénédiction et m'a suggéré d'aller voir le juge, de parler à son beau-frère.

*Et dans le cas du **Fils de Jean**?*

Cette histoire rejoignait quelque chose de très personnel. Comme je ne veux pas raconter ma petite histoire, je me cache derrière des personnages. J'ai lu le livre il y a 10 ans et à toutes les 3 pages, je faisais une passerelle avec ma propre histoire. L'histoire se déroulait ici, au Québec. Or, puisque ma tante vivait ici, j'ai passé toutes mes vacances, enfant, à Montréal. Les droits du livre étaient pris, mais pendant toutes ces années, dans l'arrière-cortex, ça se mettait en place et j'essayais d'ajouter des strates pour cacher mon histoire.

Un jour, donc, les droits se sont libérés...

Et je les ai pris. Mais le livre est resté sur l'étagère. Je ne l'ai pas rouvert. Il y a bien cette histoire de père disparu et le voyage au Québec, mais ça n'a rien à voir.

Pourquoi alors vous lier à ce livre?

Je lis trop et ça m'amène à avoir des idées!

Lorsque vous parlez du film, vous épousez la vérité apparente, celle de la bande-annonce. Vous parlez des frères de Mathieu...

J'adore cela, d'autant que la personne à qui je donne l'entrevue n'est pas dupe puisqu'elle a vu le film. Et puis, il faut préserver le spectateur. L'histoire pourrait se situer à un degré moindre de dramaturgie et elle garderait toute sa force. Je sais ce que c'est de douter de l'identité de son père. Pas un soir où je

m'endors sans y penser. C'est dingue. Ça vous habite tout le temps.

Les pères sont d'ailleurs très présents dans vos films.

Dans **L'Équipier, Je vais bien, ne t'en fais pas, Welcome. Toutes nos envies** est plutôt une histoire de mère. (Il fait une pause, se tourne vers la fenêtre et poursuit, songeur.) Je regarde les deux immeubles en face et j'attends de voir passer Superman en volant. Si je le vois, ça ne va même pas me surprendre parce que le cinéma de studio ne me surprend plus. Ils nous ont tué le rêve. Plus rien ne nous surprend. Quelle chance nous avons, nous qui avons trois dollars pour faire nos films, d'avoir accès à la grande aventure, des histoires à hauteur d'homme, sans effets spéciaux.

Pourquoi s'est-il écoulé cinq ans entre vos deux derniers films? Avez-vous dû abandonner un autre projet?

Ça ne m'arrive jamais. Non, c'est moi qui ai pris cinq ans. Ça avait du mal à sortir et j'avais besoin de respirer. Et puis parallèlement à ça, je produis des films et je les aide en développement. Je travaille un peu sur les scénarios. Normalement, j'ai besoin que le dernier spectateur d'un de mes films ait quitté la salle pour envisager une idée et penser à autre chose. Mais, pendant que je montais **Le Fils de Jean**, un truc s'est imposé à moi. En France, depuis les événements, ça se passe plutôt mal. Le communautarisme, la peur, les repliements... Les religions reprennent de l'importance. À Vigneux où j'ai tourné **Je vais bien, ne t'en fais pas**, ça ne cohabite plus du tout. Au lycée par contre, les gamins sont encore ensemble. Le jour de la rentrée des classes, une nana des cités essaie de s'en sortir, et un gamin, un petit Gaulois qui habite dans un pavillon un peu plus chic la regarde, fasciné. Cléopâtre! Elle n'est pas insensible non plus. Quand le père du gamin congédie le frère de la petite, ça explose dans tous les sens.

Cette histoire rejoignait quelque chose de très personnel. Comme je ne veux pas raconter ma petite histoire, je me cache derrière des personnages. J'ai lu le livre il y a 10 ans [...] L'histoire se déroulait ici, au Québec. Or, puisque ma tante vivait ici, j'ai passé toutes mes vacances, enfant, à Montréal. Les droits du livre étaient pris, mais pendant toutes ces années, dans l'arrière-cortex, ça se mettait en place et j'essayais d'ajouter des strates pour cacher mon histoire.



Pierre Deladonchamps est Mathieu dans **Le Fils de Jean**

C'est littéralement Roméo et Juliette.

D'ailleurs, ils ont 15 ans.

*Dans **Le Fils de Jean**, vous faites preuve de retenue. La résolution tient en quelques mots.*

On ne dit pas ces choses-là, on les vit.

Resserrez-vous les films au montage?

Je fais le nettoyage à l'écrit. Dans **Welcome**, je n'ai coupé qu'une scène où Simon se rasait et voyait derrière le shampoing un flacon d'eau de toilette qui avait appartenu à sa femme. C'est tout. Je me vois toujours derrière la table de montage. Qu'est-ce que ça nous apporte? Rien du tout? Alors passons!

Pourtant, vous dites donner de l'espace aux acteurs et leur permettre d'inventer.

Dans le cadre. Des journalistes qui ont rencontré Gabriel Arcand m'ont dit que ce qu'il avait aimé, c'est la latitude. Pourtant, on fait ça avec un texte au cordeau. J'ai besoin de maîtriser le truc, mais quand j'arrive au tournage, je me demande ce que l'on pourrait faire de mieux.

Comment avez-vous abordé les dialogues québécois?

Dans un premier temps, le scénario est passé dans les mains d'une vedette, un consultant qui devait m'aider à reprendre les dialogues en québécois. Il y est allé un peu fort. Des «christ» et des «tabernacle». Que du joual! Ça ne servait à rien. Ma cabane au Canada! Dans le film, il y a deux plans de ce genre, au lac, quand les hommes cherchent le corps, et c'est tout.

Travaillez-vous toujours avec la même équipe?

Depuis que j'ai commencé à faire des films, toute mon équipe est récurrente, sauf le chef op. Huit

films, huit chefs op! J'ai dû changer parce qu'ils n'étaient pas libres, parce qu'ils étaient morts ou parce que je ne m'étais pas entendu avec eux. Mais c'est moi qui cadre. Pour **Le Fils de Jean**, j'ai choisi Philippe Guilbert parce qu'il fait 1 m 87 et que j'avais des acteurs, Gabriel, Pierre-Yves et Patrick, qui étaient des géants. J'étais trop petit.

Que pensez-vous de vos acteurs québécois?

Ce sont des pépites! Catherine de Léan, je n'ai jamais vu ça! Je lui ai fait rencontrer un agent à Paris. J'aurais 25 ans de moins, je ne partais pas d'ici! Je me serais installé devant sa porte. C'est la femme idéale. Si j'avais rencontré Gabriel Arcand dans une librairie et qu'il n'avait pas été acteur, je lui aurais demandé s'il ne voulait pas faire le film. Sa nature profonde me plaît énormément. Un acteur dément! Il a tellement travaillé que l'on ne voit plus le travail. Un film, c'est un cadeau que l'on fait aux spectateurs. Si l'on voit le travail, c'est comme si l'on avait laissé le prix sur le cadeau. Gabriel devait jouer une valse de Chopin au piano. Il m'a dit qu'il avait commencé à jouer du piano à sept ans et s'était arrêté à neuf. Je lui ai demandé d'apprendre la première mesure. Pour la suite, j'aurais trouvé un pianiste pour raccorder ses mains. Il a bossé avec un prof et il a joué la pièce en entier!

Trouve-t-on l'équivalent en France?

Il n'y en a pas. Ici, il y a la rigueur anglo-saxonne et la fantaisie latine. Ce mélange est magnifique. En France, on a des acteurs qui ne savent pas leur texte. Ça me met hors de moi. Je les vire du plateau. La direction d'acteurs, ce n'est rien d'autre que de trouver les acteurs. On ajuste quelques trucs sur le plateau, puis on dispose de trois secondes. Les secondes qui font la justesse du film. J'y crois ou j'y crois pas. Quand je dis «Partez!», on part ensemble. Les acteurs savent que je mouille la chemise en même temps qu'eux. Je joue avec eux, à la caméra. Et des fois, parce que je n'ai pas d'autre moyen de communiquer, je leur joue la scène.

Vous est-il déjà arrivé de constater que vous vous étiez trompé d'acteur?

Oui, mais je n'ai pas le droit de me le dire parce que c'est trop tard. De temps à autre au mixage, il m'arrive de prendre le micro et de refaire à voix basse un bout de dialogue que l'on ne comprenait pas ou qui n'était pas juste. Invariablement, ça passe.



Catherine de Léan et Gabriel Arcand en compagnie de Pierre Deladonchamps

Quel souvenir gardez-vous des films québécois que vous avez regardés?

J'ai vu **Le Démantèlement** avec ma fille qui a 20 ans et au début, toutes les 10 minutes, elle me disait « Boring! » Au bout d'une demi-heure, elle m'a dit: « Il est formidable ce mec. » À la fin, elle était en larmes. Elle est partie en courant. Ce film est universel. Ça m'a presque donné envie de lancer une collection et de refaire le film en Afrique, en Asie et en Europe, la vie paysanne devant la même problématique, sans rien changer à l'histoire.

Un plateau québécois diffère-t-il d'un plateau français?

C'est la même chose. Les mécanismes sont les mêmes. La seule différence, c'est qu'ici on travaille 10 heures par jour, plutôt que 8, et c'est formidable. J'ai pu tourner le film en six semaines. En France, il m'en aurait fallu sept ou huit.

*Les objets ont beaucoup d'importance dans **Le Fils de Jean**. Un tableau, une photographie, un stéthoscope, une casquette.*

Dans mes films, toujours. Quand j'ai écrit le scénario, je n'ai pas précisé ce que représentait le tableau. Un homme entre dans une galerie et voit une toile qui lui fait penser au fils de l'autre côté de l'Atlantique qu'il n'a jamais vu. J'ai fait toutes les galeries de Paris et de Montréal et je ne trouvais rien de satisfaisant. Puis, un jour sur Internet, je suis tombé sur cette toile d'un peintre inconnu qui

s'appelait *Jeune garçon les yeux au ciel* et j'ai retrouvé le tableau. Il appartenait à une vieille dame. Son père le lui avait offert avant de mourir. La cote du tableau n'avait cessé de monter même s'il n'est pas signé, ce qui est très rare. Je lui ai loué et j'ai cherché un copiste. Aujourd'hui, tous les matins, je prends mon café en regardant ce tableau.

Vous gardez de la sorte des objets de plusieurs de vos films?

Tous! La bague de **Welcome**, la statuette de la justice africaine de **Je vais bien, ne t'en fais pas**. Les objets racontent tellement de choses. Vous oubliez votre appareil, je veux vous le rendre, je me rends chez vous et c'est le début d'**After Hours**!

Avant de devenir cinéaste, vous avez été ingénieur du son pendant une vingtaine d'années. Un tel parcours est inhabituel.

Pourtant, c'est un poste d'observation incroyable. Sur le plateau, le réalisateur vous regarde, pas pour savoir si techniquement ça va, mais pour savoir si ça sonne juste. J'ai travaillé avec Robert Altman et Michel Deville. J'ai appris plein de choses sur la lumière, la façon de filmer, les plateaux.

Comment êtes-vous passé à la réalisation?

J'ai toujours écrit et à un moment donné, je faisais double casquette, ingénieur du son et *script doctor*. Le jour où je me suis vu ouvrir un cahier de rapport son et écrire des bouts de scène de **Tombés du ciel**

sur la page de dos, je me suis dit que là, j'étais malhonnête. J'ai fini le film, puis je suis resté un an, avec deux enfants, sans gagner un rond. Il fallait passer par là.

Les raisons pour lesquelles vous faites des films sont-elles les mêmes aujourd'hui?

Ça change. Aujourd'hui, je fais des films parce que le temps passe, parce que j'ai l'impression de le faire mieux qu'avant. J'ai un savoir-faire et je suis plus intime avec l'intériorité des histoires. C'est une chance énorme de pouvoir raconter des histoires aux gens dans le noir. (Il fait une pause.) Non, ce n'est pas pour ça! Quand je commence à penser à un film, je passe de bons moments. Je me sens bien.

Préférez-vous l'écriture au tournage?

Bien sûr. C'est là que tout se fait. Au tournage, c'est que des emmerdements. Des semaines intenses avec des moments de fatigue et des moments magiques, qui représentent très peu de temps dans la journée. Au montage, les deux ou trois premières semaines sont un calvaire, mais à un moment donné je retrouve la petite musique que j'avais en tête. Le fond des choses. À partir de ce moment, le montage est un vrai bonheur. J'y crois.

Quel est votre fil conducteur? Un thème, une émotion, des personnages?

Les personnages, la rencontre des personnages. Comment ça va se passer. Je ne les lâche pas. Si l'on est vraiment avec eux, toujours avec eux, ils ne peuvent pas être faux. On ne triche pas. Il ne faut pas ennuyer le spectateur. Il ne faut pas que l'on s'emmerde. Même si, des fois, c'est difficile...

Allez-vous vérifier dans les salles?

De temps en temps. Quand j'assiste aux avant-premières, je reste un peu au début pour voir si ça marche bien. L'image, le son. Je reviens 20 minutes, une demi-heure avant la fin et je regarde les tronches, où ils en sont. Est-ce qu'il y a communion? Avec **Le Fils de Jean**, mais c'était aussi vrai pour les trois films précédents, ils sont là, ils ne bougent pas, et il n'y a pas de questions. Rien à dire. Je leur raconte la genèse du film, puis les langues se délient et ils me parlent d'eux. Certains spectateurs m'ont presque demandé des droits. « C'est ma vie que vous racontez! » Pour moi, ça vaut les Oscar! 🎬

